

ÉRIC LAURENT

LIQUIDER



LES ÉDITIONS DE MINUIT

L'ÉDITION ORIGINALE DE CET OUVRAGE A ÉTÉ TIRÉE
À TRENTE EXEMPLAIRES SUR VERGÉ DES PAPETE-
RIES DE VIZILLE, NUMÉROTÉS DE 1 À 30 PLUS SEPT
EXEMPLAIRES HORS COMMERCE NUMÉROTÉS DE
H.-C. I À H.-C. VII

Dans tous les cas il n'y a sur le marché qu'échangiste en face d'échangiste et la puissance qu'exercent ces personnages les uns sur les autres n'est que la puissance de leurs marchandises. La différence matérielle qui existe entre ces dernières est le motif matériel de l'échange et place les échangistes en rapport de dépendance réciproque les uns avec les autres, en ce sens qu'aucun d'eux n'a entre les mains l'objet dont il a besoin et que chacun d'eux possède l'objet des besoins d'autrui.

Karl Marx, Le Capital.

© 1997 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
7, rue Bernard-Palissy, 75006 Paris

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire
intégralement ou partiellement le présent ouvrage sans autorisation de l'éditeur
ou du Centre français d'exploitation du droit de copie, 3, rue Hautefeuille, 75006 Paris.

ISBN 2-7073-1602-4

I

Un jour, un homme partit avec la femme d'un autre. Comme cet autre était très riche, l'homme lui vola aussi une forte somme d'argent, très forte, presque tout l'argent. Le lendemain cependant, la femme le quittait à son tour, elle emporta l'argent.

En deux jours donc, deux hommes furent quittés par la même femme ; dans ce même laps de temps, ces mêmes deux hommes furent floués de la même somme d'un même argent. Mais si une même infortune les unit, on peut légitimement conjecturer que leur réaction pût différer quelque peu : le premier voudrait sans doute retrouver l'autre, sa femme et son argent, le second voudrait les oublier, il ne voudrait pas non plus qu'on le retrouve. Quant à la femme, on peut le craindre, elle commencerait à dépenser l'argent.

Un autre jour, l'un de ces deux hommes se réveillait dans la chambre d'un hôtel de dernière catégorie sis dans un petit port de mer à l'extrême

sud de l'Espagne ; il était six heures trente du matin. Les plis de ses cheveux, qu'il possédait toujours, et de ses chemise et pantalon, qu'il n'avait pas non plus pris la peine de quitter pour se mettre au lit, mémorisaient encore les positions diverses qu'il avait eues en dormant, mais dans une achronie qui rendait leur reconstitution impossible, à l'instar des songes qui les avaient suscitées ; son aspect chiffonné dénotait tout au plus un sommeil agité, non réparateur, de ceux qui vous laissent au matin plus épuisé qu'au soir. Recouvrant ensuite ses notions de haut et bas, démêlant son côté pile de son côté face, l'homme se leva – de petits craquements fusant de-ci de-là signifiaient qu'en lui aussi les choses se remettaient à leur place – et se dirigea vers le lavabo. C'est alors qu'il ne se reconnut plus dans l'image que lui renvoya le miroir.

Nonobstant les effets de zoom dont alors il usa (se rapprochant de la glace, s'en éloignant), quelque angle de vue (face, profil ou de trois quarts) qu'il proposât, malgré qu'il variât les jeux de lumière (extinction du tube au néon, commutation stroboscopique, éclairage fixe), rien de connu ne lui viendrait approprier son reflet que cette expression de ne se reconnaître pas qu'il connaissait présentement.

C'est rarissime et perturbante chose. Hors les

critères esthétiques en effet (citons, tous sexes confondus : la révision de la capilliculture, le contrôle du blush, le réglage de l'eye-liner, la remise à niveau du rouge à lèvres, la vérification de l'épiderme), chaque station devant une surface réfléchissante peut être considérée comme un relevé de soi, un suivi régulier destiné à combler les solutions de continuité que crée notre regard en se portant sur le monde à l'entour, un épisode dans le long récit de notre habitus. Toute modification de notre apparence est ainsi aussitôt assimilée, les rides nous paraissent superficielles, l'empâtement bien léger, la sénescence est douce – de sorte que c'est à peine si l'on se voit changer.

Or, cet homme s'est vu projeter une image de lui à laquelle rien ne l'avait préparé. Il lui semble avoir pris entre deux miroirs pourtant séparés par une seule nuit ce qu'on nomme communément un coup de vieux – car le temps humain, au contraire de l'universel qui n'est qu'uniforme, peut être exponentiel. Et comme chaque réfraction est également ontologique – quart spéculaire sur le pont de la conscience, allégorie du *cogito sum* sur fond de salle de bains –, cet homme se dit qu'il ne va pas très fort. Il se frotte vivement le visage de ses mains, comme pour en arracher le masque, comme on désembue un pare-brise de voiture au feu

rouge. Mais rien n'y fait, un étranger lui fait toujours face. Il quitte le miroir.

Voici donc un miroir qui ne renvoie désormais plus que le reflet de son propre décor, à savoir des murs blancs. Une arborescence de fissures, aux branches de quoi se suspendaient les taches brunes d'infiltrations successives, y développait jusqu'au plafond une généalogie de mouvements tectoniques diffus et de dégâts des eaux plus francs ; toute une lignée de revêtements muraux, chaux, plâtre, papier, peinture et moquette, que des coups multiples sur les cloisons avaient rendus apparents, historicisait le vain travail des hommes pour les contrecarrer ; à la faveur de deux ou trois concavités, la brique originelle se découvrait. Un renflement de torchis sous-entendait qu'on avait dû un jour découvrir la chambre contiguë.

Hormis le lit qui était en métal (son châlit prolongé de barreaux aux tête et pied proposait une métaphore carcérale du sommeil, sinon du monde, lorsqu'on s'éveillait derrière eux), le mobilier était de facture rustique, reposante variation de volume autour de l'hexaèdre sur matériau unique : du bois massif, encore qu'ici en phase de délitescence : sous l'action conjuguée en effet des voyageurs et des locataires plus sédentaires que sont les insectes xylophages, les meubles présentaient quelques

invalidités, du réseau de micro-galeries jusqu'à l'absence parfois de tiroirs ou de portes.

L'ensemble se maintenait en sus difficilement debout. Affligés de pieds-bots, équins voire polio-myélitiques, les meubles dodelinaient, menaçant fondre sur l'homme à chaque contact avant que de se stabiliser, légèrement inclinés sur des cales de fortune constituées diversement d'atlas géographiques dépassés et d'annuaires téléphoniques caducs que l'homme, un court instant, considéra d'un œil ému. Car son nom à lui ne figurerait bientôt plus dans aucun annuaire, il était désormais de ces gens qu'on n'appelle pas ; au reste, il ne voulait pas qu'on l'appelle, il était injoignable. C'est pourquoi également il était là sans nom, humain dégriffé dont la présence sur le registre de l'hôtel (un genre d'agenda portant des heures en ordonnée et des numéros de chambres en abscisse en face de quoi on traçait des hachures) n'était signalée que sous l'aspect abstrait de croisillons faits au stylo à bille, ne répondant dès lors qu'au titre de *hombre*, terme générique qui, s'il restreignait quelque peu l'incognito en connotant son âge adulte et son sexe masculin, n'en ménagerait pas moins une marge assez large à cet anonymat auquel il aspirait.

Comme la chambre ne contenait de fauteuil ni